

Le véganisme, cheval de Troie du capital

Jean-Marie Harribey

20 septembre 2019

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2019/09/20/le-veganisme-cheval-de-troie-du-capital>

Les écologistes, soit de longue date, soit fraîchement convertis, qui se sont entichés de véganisme devraient lire le petit livre de Jocelyne Porcher, *Cause animale, cause du capital* (Le Bord de l'eau, 2019). Non seulement ils y apprendront les dangers de ce mode d'alimentation, notamment en raison de la carence en vitamine B12, mais aussi que d'autres raisons sociales, économiques et politiques militent pour s'en écarter.

D'abord, tout le monde le sait sans doute, il ne faut pas confondre le végétarisme et le véganisme : le premier exclut de l'alimentation la viande et le poisson mais pas les produits issus de l'animal : œufs, lait... Alors que le second exclut tout sous-produit alimentaire ou non alimentaire (cuir, laine...).

Mais l'essentiel du livre est ailleurs. La prétendue « cause animale » est aujourd'hui placée sous les projecteurs à la suite des actions de dénonciation des conditions d'abattage des animaux dans les abattoirs, menées par des associations comme L214, ou 269 life. Or, derrière ces actions coups de poing, se profile la stratégie de grandes multinationales qui préparent l'avènement de la viande sans viande, c'est-à-dire de l'agriculture cellulaire. Comme le dit Jocelyne Porcher, « L'agriculture cellulaire représente incontestablement le nouvel eldorado des investisseurs et c'est en nombre croissant qu'émergent des start-up toutes décidées à emporter le jack pot du premier produit Cell-Ag qui inondera le marché mondial » (p. 78-79). Tous ces bienfaiteurs de l'humanité et des animaux nous préparent un état de « *clean meat* » ou de « neomnivore » (p. 79) qui fera sans doute de chacun de nous un « Homme augmenté », puisque telle est la promesse du post-modernisme et des nouvelles technologies.

Tout cela mené au nom d'un « abolitionnisme » : en partant d'une critique de la production animale industrielle destinée aux abattoirs, ce courant condamne en même temps l'élevage traditionnel des animaux, en cohabitation avec l'activité humaine.

Au passage, une critique des convertis, tels certains à la France insoumise : « Il est contradictoire de revendiquer l'héritage des Lumières, de prétendre travailler à l'émancipation humaine et dans le même temps de cautionner un projet abolitionniste profondément lié au capitalisme. Le but d'un mouvement réellement porteur d'émancipation devrait être de sortir les animaux des systèmes industriels et de construire un élevage paysan à la hauteur des animaux. Il devrait être de réduire la part de viande dans la diète de nos concitoyens en favorisant la production et la consommation d'animaux issus de l'élevage bio et local. Il devrait être de mettre en œuvre les actions nécessaires pour pérenniser nos relations de travail avec les animaux là où elles existent et là où elles ont un sens partagé dans le respect des animaux et de ceux qui travaillent avec eux. » (p. 70-71).

Voilà pourquoi « le changement le plus marquant n'est pas que nous allons consommer de la viande *in vitro* plutôt que la viande industrielle mais que nous allons cesser de vivre et de travailler avec des animaux de ferme. Cette conséquence est occultée tout autant par les entreprises que par les défenseurs des animaux. La *clean meat* est promue au nom des animaux, respect étrange qui consiste à provoquer leur disparition » (p. 74). En effet, nous vivons avec des populations d'animaux, et non pas seulement avec quelques individus.

Ainsi, s'il ne devait rester que quelques vaches, *de facto* rapidement il n'en resterait plus du tout faute de diversité génétique. » (p. 55).

« La disparition visuelle des animaux de ferme de l'espace rural a été une conséquence du développement des systèmes industriels. Cela fait déjà plusieurs décennies que l'on ne voit plus de cochons dans les fermes mais qu'ils sont enfermés par milliers dans des usines. Même traitement pour les volailles et la majorité des vaches laitières. Dans de nombreuses régions françaises qui vivaient autrefois de l'élevage, on ne trouve plus de troupeaux ni de prés, remplacés par des champs de maïs ou de céréales. Pour les jeunes générations urbaines qui n'ont plus de racines rurales, les animaux de ferme sont des êtres virtuels. On peut penser même qu'une grande partie des militants végans découvrent ces animaux sur internet et en ont rarement croisé dans leur vraie vie. Ce qui permet de comprendre leur perméabilité à l'idéologie végane et leur adhésion au credo des théoriciens de la cause animale selon lesquels les systèmes industriels ne seraient que l'expression exacerbée de la violence intrinsèque de l'élevage envers les animaux. Pour comprendre que cette assertion est fautive, il faut connaître l'élevage et le situer dans la dynamique historique de nos relations aux animaux et au capitalisme. » (p. 74-75).

Le livre de Jocelyne Porcher met en évidence la double faillite : celle actuelle d'un modèle agroalimentaire capitaliste et celle d'un futur hors sol, inhumain en fait. « Si les partis politiques prennent plus ou moins en compte la question animale, notamment les partis de gauche, et l'intègrent dans leur stratégie, une autre tendance est la spécialisation politique sur la "cause animale". En France, sur les modèles néerlandais, anglais et portugais, le Parti animaliste, créé en 2016, vise à rassembler des voix à partir d'un programme axé sur la "cause des animaux", et cela en dehors de toute analyse politique critique. Ce qui revient de fait, non pas à politiser la question animale, mais à la dépolitiser. (p. 71-72).¹

¹ On peut lire aussi le dossier de *Charlie Hebdo*, n° 1415, 4 septembre 2019.